

nez-vous dans ces pieux sentiments, et tout ira bien. Mais, à propos, je suis venu aujourd'hui à Arpajon pour célébrer demain le saint sacrifice de la messe dans l'église paroissiale. J'ai compté sur vous pour me servir la messe. Serez-vous libre à huit heures du matin ?

— O mon père ! vous me comblez de joie et de bonheur ! Soyez persuadé que je serai exact au rendez-vous. Huit heures ! à l'église paroissiale !

— Mon enfant, je ne voudrais pas priver vos parents des services que vous leur rendez. Auront-ils besoin de vous ?

— Non, mon père ; je ne dois aller au pacage qu'à midi ; ainsi je suis parfaitement disponible.

— Bien. Je compte donc sur vous. Adieu.

Puis, le religieux se retira en se promenant, comme il était venu. Gerbert le suivait des yeux, regardant sa robe d'un œil d'envie.

### III.

#### HEUREUSES DISPOSITIONS DU PETIT CHEVRIER.

Le lendemain, Gerbert, non plus avec son manteau de pâtre, mais avec son vêtement du dimanche et des jours de fêtes, s'acheminait de son hameau vers le bourg d'Arpajon. Il marchait entre son père et sa mère, d'un pas ferme et résolu. On ne l'eût pas reconnu facilement sous son costume des grands jours. C'était une petite soutanelle de laine brune, qui lui prenait la taille admirablement, et qui lui donnait l'air d'un petit moine. Ses cheveux blonds, bien peignés et bouclant naturellement, retombaient



sur ses épaules. Un large chapeau de paille lui servait de coiffure. Telle était la simple toilette de notre petit religieux.

De temps en temps il cueillait sur son chemin des fleurs de l'aubépine, qui étalait alors ses touffes parfumées du mois de juin. C'était un charme de le voir s'arrêter, cueillir des fleurs, et en former un joli bouquet qu'il voulait déposer sur l'autel de la sainte Vierge. Ses parents, qui le chérissaient, le considéraient avec admiration, et suivaient avec amour tous ses mouvements.

Arpajon est un bourg situé à une lieue un quart d'Aurillac. C'est un très-beau site, qu'on ne s'attendrait pas à trouver au pied des hautes et sévères montagnes du Cantal. Il s'étend dans un magnifique vallon, arrosé par les rivières de Cère et de Jordanne, qui y entretiennent la fertilité.

Non loin de là, on aperçoit l'antique château de Conros, qui, selon les anciennes chroniques, fut pendant quelque temps la retraite du roi Clotaire, sous la première race, à cette époque qui fut ensanglantée par les fureurs de Frédégonde et de Brunehaut, si fameuses dans l'histoire par leurs crimes et leurs scélératesses.

L'église du bourg, dédiée à saint Vincent, s'élevait au milieu d'une place, où le dimanche se réunissaient tous les serfs des environs, pour s'y entretenir de leurs affaires, en attendant que la cloche de l'église annonçât que le service divin allait commencer. Un peu sur la gauche, les hautes tours crénelées du château gothique de Conros projetaient pittoresquement leur ombre sur la contrée, et semblaient dire qu'elles la prenaient sous leur protection.

En effet, ce château, qui appartenait aux fiers comtes d'Auvergne, renfermait habituellement une forte garnison d'archers et d'hommes d'armes, qui donnait une grande sécurité aux manants des environs. Ce château, comme la plupart des anciens châteaux de ce temps-là, se dressait sur un roc taillé à pic, et qui avait la forme d'un pain de sucre ou d'un cône assis sur sa base. Ses tours solides et à l'épreuve des machines de guerre, ses murailles, ses remparts, derrière lesquels on pouvait se défendre avec avantage ; ses machicoulis et barbicanes, ouvertures pratiquées dans la saillie des galeries des anciennes fortifications, pour lancer sur l'ennemi de grosses pierres ou une grêle de flèches ;



ses fossés profonds, remplis d'une eau bourbeuse, faisaient de ce lieu un château fort presque imprenable, qui soutenait encore l'âme hautaine et bataillieuse des comtes d'Auvergne.

Gerbert, accompagné de ses parents, entra dans l'église, y fit d'abord sa prière; puis il alla déposer dévotement son bouquet fleuri et odoriférant sur l'autel de Marie, la douce reine des anges. Cependant le moine de Saint-Gérauld, le père Ambroise, quand il aperçut son petit serviteur de messe, vint au-devant de lui, et lui prit affectueusement la main.

— Je vous attendais, mon enfant; je commençais à craindre quelque empêchement imprévu, dit-il à l'enfant avec douceur.

— Nous ne sommes pas en retard, je crois, monsieur l'abbé, répondit Marguerite d'un ton timide.

— Non, sans doute, reprit le moine; mais je voulais dire que je suis arrivé avant l'heure convenue, et....

— Nous l'ignorions, mon révérend père, répondit le petit Gerbert.

— Voyez-vous, mon révérend père, dit Bernard, notre petit s'est amusé tout le long du chemin à cueillir un bouquet d'aubépine pour orner l'autel de la sainte Vierge. Dame! c'est que nous n'aurions pas voulu le priver de ce plaisir-là. C'est un bonheur pour lui de songer à Marie, la sainte mère de Dieu. Voilà ce qui nous a retardés dans notre course.

— C'est un louable motif, reprit le religieux. Marie a une grande puissance au ciel et sur la terre. Ses principaux dons de grâce sont énumérés dans les saintes litanies. Après Dieu, il n'est pas de puissance plus secourable que celle de Marie; c'est-à-dire qu'elle est une source intarissable de faveurs et de grâces, qu'elle obtient incessamment pour nous de la miséricorde de Dieu.

— Ah! oui, mon père, dit le petit Gerbert. Quand je l'invoque, et je ne manque jamais de le faire, dans ce que j'appelle mes études, je suis toujours bien certain d'obtenir ce que je demande.

Le moine considérait avec attention cet enfant si grêle, si faible en apparence, et ne pouvait concevoir comment, dans un si petit être, pouvait se rencontrer une si grande force de volonté pour le



bien. Il félicita les parents d'avoir un aussi excellent enfant.

— Ce n'est pas tout, mon père, interrompit Marguerite; il n'est pas seulement bon pour ses études, comme il dit, le pauvre enfant; mais il faut le voir encore dans le ménage, comme il se tremousse pour que j'aie moins de fatigue. Je le dis devant lui, sans crainte de porter atteinte à sa modestie. C'est un charmant enfant à l'égard de ses parents, et, j'ose le dire, à l'égard de tout le monde; car je ne connais personne qui soit capable de remuer la langue contre le petit chevrier.

— Personne, Marguerite, n'est à l'abri de la calomnie, reprit le père Ambroise; ce sont des épreuves que Dieu a voulu nous faire subir, de même que l'orfèvre éprouve l'or qu'il veut employer. L'or pur, appliqué sur la pierre de touche, n'en fait que mieux connaître sa nature et son prix; de même la vertu ne se montre jamais ni plus pure ni plus belle qu'au milieu des épreuves.

— Ce que vous dites là, mon père, est bien beau et bien vrai, dit Marguerite; mais je n'en rabats rien de l'opinion que j'ai de mon cher Gerbert; il faudrait bien avoir le diable au corps pour....

— Le diable se mêle souvent de ces choses, reprit le religieux; il s'appelle alors l'envie, la jalousie, et il vomit sa bave sur les meilleures réputations, ainsi que le ver s'attaque aux plus excellents fruits.

— Dieu nous préserve de ces fléaux! dit Marguerite; d'ailleurs, en quoi Gerbert pourrait-il exciter l'envie? Ce n'est, à coup sûr, ni sa force, ni sa beauté, ni sa richesse....

— La calomnie trouve toujours à mordre, quand elle le veut, répartit le moine; mais enfin, pour le moment, nous n'avons pas à craindre ce fléau. Allons offrir à Dieu le saint sacrifice, et prions-le ardemment de nous faire la grâce de nous préserver de cet ennemi de notre repos.

Le religieux prit alors le chemin de la modeste sacristie de l'église Saint-Vincent; le petit Gerbert, tout entier aux fonctions qu'il allait remplir dans la cérémonie, le suivit en silence. Mais il reparait bientôt, la sonnette à la main, et, s'agenouillant devant l'autel, il tinte les premiers coups, qui annoncent le commencement de la messe. En un mot, il s'acquitte de toutes les parties de son petit mi-



nistère avec une aisance, une grâce, une convenance qui ne laissent rien à désirer.

Après le saint sacrifice, quand le père Ambroise eut achevé toutes ses oraisons, il se tourna du côté de son petit servant et lui dit :

— Mon enfant, seriez-vous charmé de venir, avec l'assentiment de vos parents, toutefois, m'accompagner aujourd'hui jusqu'au château de Pierrefort, où j'ai une mission à remplir ?

— Bien volontiers, mon révérend père, répondit l'enfant ; car j'ai bien du plaisir à me trouver avec les personnes de votre robe et de votre état.

— Vraiment ? répondit le père Ambroise.

— Oui, mon père, dit Gerbert avec un profond soupir, et ce bonheur ne m'arrive que trop rarement.

— Eh bien ! mon enfant, reprit le moine, je vais demander la permission à vos parents, et, si je l'obtiens, je vous emmène en croupe sur ma mule.

— Du moment, mon père, que vous voudrez bien demander la permission pour moi, je suis sûr du succès.

— Allons sur-le-champ voir s'il y a des obstacles légitimes.

Le moine trouva encore en prières le père et la mère du petit Gerbert ; à sa vue, ils se relevèrent. Il leur fit sa requête le plus courtoisement qu'il lui fut possible, et ces bonnes gens, enchantés, le remercièrent avec toute l'effusion de leur cœur.

— Petit, dit le père Ambroise, nous partirons dans une heure. Nous passerons ce temps-là ensemble, si vous le désirez. Dans tout autre cas, je vous attendrai ici.

— Vous ne m'attendrez pas, mon père ; car je ne vous quitte pas. Je ne désire rien plus sincèrement que de passer ma vie auprès de vous. Cent fois j'ai rêvé que j'entrais religieux à Saint-Gérauld. Oh ! que j'étais heureux ! voyez-vous : c'est le bonheur suprême sur cette terre !

— Gerbert, vous en parlez avec bien de l'enthousiasme, bien de la chaleur, dit le religieux.

— C'est de la conviction que vous pourriez dire, mon père. Oui, je crois qu'il n'y a pas de vie plus heureuse que celle du cloître, parce que là, au moins, on est éloigné de tous les vains bruits du



monde, et l'on peut se livrer à peu près entièrement à l'étude des sciences.

— Vous avez donc bien soif des sciences, mon cher enfant ? reprit le religieux.

— Oui ; mais des sciences utiles, reprit Gerbert ; je voudrais connaître bien des choses, deviner le temps qu'il doit faire, mesurer les distances, prendre les hauteurs des tours et des montagnes élevées, et puis bien d'autres choses encore ; mais, à notre école, on n'apprend pas autre chose qu'à lire et à écrire.

— Qu'est-il besoin d'en savoir davantage, dit le moine, pour faire un honnête cultivateur ?

— Vous avez raison, mon père, dit l'enfant en frappant son front avec la paume de la main ; mais quand on se sent quelque chose là qui vous tourmente sans cesse, qui vous dit incessamment de chercher à deviner le grand mot de la nature, peut-on se contenter d'un pareil enseignement ?

— Je serai obligé de vous taxer d'ambition, mon cher enfant, et l'ambition est assez souvent compagne de l'orgueil, l'affreux péché qui a fait le malheur des hommes en ce monde, et qui perd tant d'âmes pour l'éternité.

— Détrompez-vous à mon sujet, mon père ; il n'y a ni orgueil, ni ambition dans ce que je désire. Il n'y a que le désir d'être utile, de faire du bien aux autres. La faiblesse de ma personne ne me permettra jamais d'être un robuste cultivateur. Eh bien ! je pourrai me rendre serviable d'une autre manière, en faisant usage de la mécanique, qui centuple les forces de l'homme. Voilà toute mon ambition. Tout mon orgueil est là. Qui pourrait m'en blâmer ?

Le père Ambroise, frappé de ces paroles sorties de la bouche d'un enfant, baissa la tête ; mais il n'était point convaincu ; on avait à cette époque des idées souvent erronées sur la science. Après avoir médité quelque temps en silence, il reprit, comme un homme qui se parle à lui-même :

— Eh bien ! nous verrons, nous verrons ! Je présenterai cet enfant à notre père prieur, je lui parlerai de ses facultés, de son goût pour l'étude, et il sera probablement de mon avis. Il recevra Gerbert dans nos écoles....

— Que dites-vous, mon père ? je serai reçu dans les écoles de votre monastère ? Quel bonheur !



dit Gerbert en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Patience ! patience ! reprit le moine ; il nous faut auparavant aller au château de Pierrefort. Allons, à cheval !

#### IV.

##### PREMIÈRES ÉPREUVES.

Il y avait en ce moment beaucoup d'agitation dans le château féodal de Pierrefort.

Cet ancien château, dont on voit encore les ruines assises sur un rocher, dominait les maisons qui formaient un bourg autour de lui. Près du château et comme s'appuyant sur des décombres, s'élève une église fort ancienne ; des piliers en soutiennent la voûte, et l'on remarque encore des



caveaux autour de la nef. Ces caveaux étaient probablement le lieu de sépulture réservé aux seigneurs et hauts dignitaires de la contrée.

Gerbert contemplait avec étonnement ces murailles élancées dans les airs, ces créneaux en ruines où croissait une herbe vivace qui rampe sur la pierre comme la salamandre grisâtre. L'oiseau seul pouvait s'élever jusqu'au rocher à tire d'aile.

Que pouvaient faire contre ces épaisses murailles les béliers, mangonneaux et autres machines de siège de cette époque ? La flèche que lançait un bras nerveux venait expirer au pied de la montagne ; les enceintes, dures comme l'acier, étaient enduites de l'antique ciment romain. Là se trouvaient des souterrains impénétrables, des tours noires entourées de fossés et de précipices.

Il y avait là des barons et des comtes, dont le visage était caché sous la visièrre de fer, qui, par conséquent, étaient armés de pied en cap.

C'était d'abord Raymond, le comte d'Auvergne, dont il a été déjà question, qui était entouré de ses vassaux et feudataires.

Raymond était bon et humain, mais il avait un

abord rude. Brave et loyal, il était prêt à tirer l'épée contre les méchants, lorsqu'il en rencontrait. Il avait donné rendez-vous à Pierrefort à ceux des barons dont il connaissait le zèle et la loyauté. La plupart avaient répondu à son appel ; il s'agissait, pour le moment, de réprimer les empiètements et l'insolence du duc de Guyenne, qui regardait les comtes d'Auvergne comme ses vassaux et les traitait en conséquence. Il connaissait bien les gens du monastère et était connu d'eux. Quand il aperçut le moine sur sa mule et un enfant derrière lui :

— Père Ambroise, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre, nous amenez-vous du renfort ? Nous en avons besoin pour châtier l'insolence du duc de Guyenne.

— Monseigneur, répondit le moine en ôtant son grand chapeau à larges bords, le supérieur du monastère ne m'a point chargé de cela. Il savait que vous aviez réunion aujourd'hui dans ce château ; il m'a donné mission de venir quêter des aumônes en faveur de pauvres gens qui sont bien malheureux, et j'espère....

— Très-bien ! reprit le comte ; mais alors quel



est donc le compagnon qui figure si bien sur la croupe de votre mule ?

— Monseigneur, répondit le moine, c'est un de vos jeunes vassaux, que je prends la liberté de recommander à votre seigneurie.

— Quoi ! veut-il être admis au nombre de mes pages ? Par ma foi, avec la taille qu'il a, il aura encore longtemps à attendre.

— Non, monseigneur, reprit Ambroise, il n'aspire point à être homme d'épée, il ne prétend qu'aux honneurs de la science.

— Ceci n'est point de ma compétence. Tout ce que je puis faire en faveur de votre protégé, c'est d'en parler à Mgr l'évêque, quoique, en ce moment, nous ne soyons pas au mieux ensemble, depuis qu'il a demandé, je ne sais pourquoi, assistance et protection au duc de Guyenne contre moi.

Le religieux, en entendant ces paroles, dans lesquelles perçait de la mauvaise humeur, s'inclina profondément, en disant :

— Monseigneur, cette affaire ne touche point aux affaires d'Etat, auxquelles nous autres moines sommes complètement étrangers — Je prie votre seigneurie de penser à ce jeune enfant en temps

opportun. J'ai lieu de croire qu'il sera un jour l'honneur de votre comté, et que les Auvergnats seront fiers de le compter parmi leurs compatriotes.

En disant ces mots, le père Ambroise mettait pied à terre ainsi que son compagnon.

— Par ma barbe, dit le comte, cet enfant serait bon pour amuser les miens, qui sont encore au maillot, Petit, veux-tu venir à mon manoir d'Aurillac et te décider à apprendre à parler à mes marmots ?

— Monseigneur, sauf le respect que je dois à votre seigneurie, répondit Gerbert d'un ton ferme, j'aime mieux rester à garder mes chèvres, qui, du moins, me comprennent et répondent à ma voix, au lieu que....

— Il est décidé le petit bonhomme, dit en riant le comte Raymond ; eh bien ! j'aime cela, je penserai à lui.

— Monseigneur, je vous assure que cet enfant, qui paie si peu de sa mine, a des raisonnements qui ont la taille de ceux d'un homme sensé. Voilà pourquoi je me suis permis d'oser vous en parler.



J'ai la certitude qu'il ne trompera point mon attente.

— Bien, bien ! père Ambroise, reprit le comte; je vous ferai remettre ce soir les aumônes que je destine aux pauvres gens de mon comté. Il y en aura une partie pour votre monastère, entendez-vous ?

— Monseigneur, je vous remercie au nom de tous ; je vous remercie particulièrement pour mon petit Gerbert.

— Gerbert ! s'écria le comte ; mais il me semble que ce nom a déjà frappé mon oreille.

— C'est tout simplement celui d'un petit pâtre qui va garder les chèvres dans le Cantal, et qui....

— Et qui, dit-on, entretient commerce avec le diable, dit une voix.

— Pure ou plutôt impure calomnie, dit le bon religieux. On a des envieux dans toutes les positions.

— Arrière au sorcier ! C'est la peste du pays, cria brutalement un chevalier qu'on n'avait point encore remarqué, et qui, en lançant des regards formidables sur le pauvre petit Gerbert, s'apprêtait à le frapper de sa pesante hache d'armes.

— Doucement, doucement, sire de Roquebrune, dit le comte d'Auvergne à ce chevalier ; avant de frapper, il faut savoir. Vous vous repentiriez, peut-être, d'avoir porté un coup à faux.

— Moi ! reprit le sire de Roquebrune ; je ne me suis jamais repenti d'avoir frappé un manant, que sais-je ? un pâtre, un chevrier, qui préside peut-être aux danses infernales du sabbat.

— Entre la vérité et ce mot *peut-être*, dit Gerbert, il y a un abîme, messire chevalier, et il ne me serait pas difficile de prouver que je ne suis pour rien, Dieu m'en préserve ! dans les rondes des suppôts du démon.

— Gerbert, dit le comte avec autorité, je vous promets ma protection ; ne craignez rien ; et vous, sire de Roquebrune, montrez à cet enfant des sentiments plus doux, plus raisonnables.

— Je ne fais qu'ajouter foi à la rumeur populaire, répondit Geoffroy de Roquebrune, d'un air fort mécontent.

— La rumeur populaire ne se trompe-t-elle pas souvent ? Ne va-t-elle pas chercher quelquefois les victimes qu'elle s'immole parmi les êtres les plus innocents ? Nous avons vu cela, et nous le voyons



encore tous les jours. Je vous en prie donc, Roquebrune, ne portez pas la main sur Gerbert, ici présent, ou sinon....

— Regardez, comte, comme il me brave.

— Non, ce serait folie à lui, chétif enfant, que de braver un chevalier aussi redoutable que vous l'êtes, les armes à la main. Mais il vous regarde d'un œil intrépide, parce qu'il met sa confiance en celui qui est là-haut et qui protège les faibles.

— C'est bien plutôt dans le diable qu'il met sa confiance, dit Roquebrune en grinçant les dents et en lançant comme des éclairs à travers les ouvertures de sa visière.

— Allons, allons, mon cher Roquebrune, dit le comte, foulez aux pieds la rumeur populaire, et allons nous mettre à table; car on vient de m'annoncer que nous sommes servis.

D'où venait cet aveugle ressentiment du sire de Roquebrune? De sa profonde ignorance, de sa crédulité superstitieuse. On lui avait rapporté mille choses plus saugrenues les unes que les autres sur le compte du petit chevrier d'Arpajon, et depuis ce moment il avait attribué aux prétendus sortilèges du petit pâtre tous les malheurs qui avaient

désolé le pays : pertes de bétail, incendies, inondations, il avait mis sur son compte tous ces sinistres, qui peuvent si bien s'expliquer naturellement. On n'aurait pu lui ôter de la cervelle qu'ils étaient le résultat des maléfices de ce prétendu petit sorcier.

Le religieux, comme représentant de son ordre, fut admis à la table du comte d'Auvergne, et s'assit en société des barons de la contrée, hommes de combat et hommes de table, parfaitement étrangers aux mœurs des cloîtres. Le père Ambroise dit le *Benedicite* pour toute l'assistance, mangea du premier service seulement, et se retira au moment où les têtes, échauffées par les vins du Médoc et du Roussillon, commençaient à oublier les règles d'une sage retenue. Il retrouva dans la chambre qui lui avait été préparée son petit compagnon qui avait pris son repas avec les pages du comte. Gerbert était occupé à résoudre, avec les seules puissances du raisonnement, un problème d'arithmétique. Cette tête pensante ne pouvait restée inoccupée. Elle cherchait à se rendre compte de la division des unités et des quantités dans les nombres.



— Que faites-vous là, mon enfant? dit le religieux en remarquant des chiffres arabes et des signes géométriques que Gerbert avait tracés avec son ongle sur des tablettes de cire.

— Mon père, je cherche la solution d'un problème, et ces exercices ont pour moi un charme qui me fait désirer bien vivement que notre comte me tienne sa promesse, en me faisant entrer dans les écoles du couvent.

— Vous serez satisfait, mon enfant, dit le moine; mais il faut attendre le printemps prochain. M. le comte en a décidé ainsi.

— Que c'est long, mon père, jusqu'au printemps prochain! Voyez donc! encore plus de six grands mois!

— L'étude les abrégera, mon enfant, dit le père Ambroise.

— Je l'espère bien, ajouta Gerbert.

— Il me paraît, mon ami, reprit le religieux, que vous n'avez pas un protecteur bien chaud dans la personne du sire de Roquebrune, et sans M. le comte d'Auvergne....

— Oh! je sais..., dit Gerbert; ce baron veut absolument voir en moi l'auteur de tous les sorts

qu'il prétend être jetés sur toute l'étendue du pays. Ah! si Dieu me le permettait, je lui en jetterais bien un pour le débarrasser de son ignorance et de sa stupidité. Pauvre homme! il mérite qu'on ait pitié de lui!

— Oui, sans doute, Gerbert, il a droit à ce sentiment chrétien; mais le sire de Roquebrune est un homme dur et cruel par l'effet même de son ignorance; et je vous engage très-fort à tâcher d'éviter de tomber entre ses mains; car il a dit positivement....

— Qu'a-t-il donc dit si positivement, mon père?

— Il a dit qu'il voulait vous faire un peu roussir au feu.

— Est-il possible? Oh! je ne le crains pas.

— Il faut toujours tout craindre des méchants.

Le père Ambroise faisait cette réflexion d'un air chagrin. Il savait quel était le despotisme des barons, et voulait prémunir son jeune protégé contre leurs attentats. Il reprit la parole quelques moments après:

— Maintenant, mon cher enfant, notre présence n'est plus nécessaire ici. J'ai fait ma collecte pour les pauvres. Nous allons retrouver ma bonne mule,



et reprendre sur son dos le chemin d'Arpajon, où je crains que nous n'arrivions bien tard ce soir. Je veux vous remettre entre les mains de vos parents.

Quelques instants après, nos voyageurs parlaient comme ils étaient venus, et firent la route fort heureusement.

V.

LES SORCIERS.

Transportons-nous à quelques mois plus tard. L'hiver se faisait sentir dans les campagnes. La terre était couverte de neige et de glaçons. Les animaux, comme les hommes, souffraient de l'âpreté de la froidure.

Le soir, toutes les chaumières étaient soigneusement fermées. D'énormes paquets de broussailles, jetés dans le foyer, ranimaient un moment dans